

Qu'est-ce que l'hétérosexisme ?

**Quelques précisions
sur un mot important**

Louis-Georges Tin
Paru sur Les mots sont importants – 2012

Ces réflexions ne sont liées à aucun événement récent, et elles n'ont pas besoin de l'être. L'hétérosexisme en effet, comme tous les modes de pensée dominants, n'a rien d'un événement : il est la norme, l'ordinaire, le quotidien, et c'est sa contestation qui fait événement. Le Dictionnaire de l'homophobie, dont est extrait le texte qui suit, a de ce point de vue constitué un réel événement éditorial. Son coordinateur, Louis-Georges Tin, qui est aussi l'auteur de ce texte, revient donc sur ce mot important, et sur la réalité qu'il nomme.

Le mot ne figure pas encore dans les dictionnaires de langue française. Le concept, pourtant, ne date pas d'aujourd'hui : il figure clairement dans les écrits d'André Gide, c'est en quelque sorte la « *pensée straight* » dont parlait Monique Wittig, ou encore « *la contrainte à l'hétérosexualité* » que critiquait Adrienne Rich. Il apparaît en filigrane dans les termes « *hétéroflics* » ou « *hétéroristes* » dont se servaient les militants du FHAR¹ et de la libération sexuelle, et le mot fut même quelques fois prononcé à cette époque, mais il n'avait guère jusqu'alors d'existence publique, du moins en France.

Or, ces dernières années, lors des débats et réflexions autour du PACS, le mot et le concept ont plus d'une fois été sollicités, relayés en outre par les termes hétérocentrisme et hétéronormativité, et cet usage a pu susciter des réserves, si ce n'est des critiques : à l'évidence, dans la mesure où elle oblige à repenser les dispositifs théoriques et pratiques de la domination sexuelle, cette notion est à la fois capitale et problématique.

Définition

Il n'est pas facile de définir une notion nouvelle sur laquelle n'existe pas de consensus, une notion qui est avant tout un outil de critique sociale, dont la portée et les vertus, si tant est qu'il y en ait, sont encore à venir. Quoi qu'il en soit, l'hétérosexisme peut être défini comme un principe de vision et de division du monde social,

¹ Le FHAR, Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire, est un mouvement activiste fondé en France en 1971.

qui articule la promotion exclusive de l'hétérosexualité à l'exclusion quasi promue de l'homosexualité. Il repose sur l'illusion téléologique selon laquelle l'homme serait fait pour la femme *et surtout la femme pour l'homme*, intime conviction qui se voudrait le modèle nécessaire et l'horizon ultime de toute société humaine. Dès lors, en attribuant à l'hétérosexualité le monopole de la sexualité légitime, cette sociodictée remarquable a pour effet, sinon pour but, de proposer par avance une justification idéologique des stigmatisations et discriminations que subissent les personnes homosexuelles.

Ainsi entendu, ce concept a le mérite de distinguer deux réalités bien souvent confondues. Comme le note Éric Fassin,

« l'usage actuel hésite entre deux définitions fort différentes. La première entend la phobie dans l'homophobie : il s'agit du rejet des homosexuels, et de l'homosexualité. Nous sommes dans le registre, individuel, d'une psychologie. La seconde voit dans l'homophobie un hétérosexisme : il s'agit cette fois de l'inégalité des sexualités. La hiérarchie entre hétérosexualité et homosexualité renvoie donc plutôt au registre, collectif, de l'idéologie. »

Dès lors :

« peut-être dans ce cas, à l'instar de la distinction entre misogynie et sexisme, sera-t-il plus clair de distinguer entre "homophobie" et "hétérosexisme", pour éviter la confusion entre les acceptions psychologique et idéologique : c'est ce que, pour ma part, je propose et pratique. »

Dans ces conditions, les personnes de bonne foi – pourquoi ne pas leur accorder ce point ? – qui affirment haut et fort : « Je ne suis pas homophobe, mais, etc. », dans la mesure où elles refusent par exemple l'égalité des droits entre homos et hétéros sur des questions telles que le mariage ou l'adoption, devront cependant reconnaître qu'elles sont pour le moins hétérosexistes, ce qui, déjà, pourrait constituer un précieux levier d'argumentation politique.

Mais cette intéressante distinction a pour inconvénient, justement, de briser l'évidence du lien inévitable entre stigmatisation

(homophobe) et discrimination (hétérosexiste), cause et conséquence l'une de l'autre. Pire, en réduisant le spectre sémantique du mot homophobie, elle donne le sentiment d'en limiter la nécessaire portée critique, ce dont Éric Fassin, à juste titre, entend bien se garder :

« Parler dans ce cas d'hétérosexisme plutôt que d'homophobie n'est pas une manière, plus ou moins hypocrite ou habile, d'euphémiser la violence homophobe, en la disant hétérosexiste. »

Bref, la notion d'hétérosexisme risque fort de poser plus de problèmes qu'elle n'en saurait résoudre.

Genèse

Or, en réalité, c'est la genèse de l'hétérosexisme qui permet de révéler le remarquable potentiel critique de la notion. Ici, deux aspects distincts doivent être envisagés : le passage individuel à l'hétérosexualité (psychogenèse) et la conversion collective à l'hétérosexisme (sociogenèse). La psychogenèse de l'hétérosexualité demeure encore largement inexplicée. Dans la mesure où l'on admet avec Freud l'idée de la bisexualité originelle de l'enfant, comment expliquer la restriction et la limitation qui interviennent par la suite ?

En l'occurrence, il faut sans doute accorder une large place aux influences sociales, évidemment déterminantes dans le développement psychique de l'individu. C'est ce que montrent notamment les travaux de Ford et Beach :

« Les hommes et les femmes sans tendances homosexuelles conscientes sont un produit du conditionnement culturel au même titre que le sont les homosexuels qui trouvent les rapports hétérosexuels désagréables ou frustratoires. Ces deux extrêmes sont le résultat d'un éloignement de la voie intermédiaire originale où se manifestaient les deux formes sexuelles. Dans une société comme la nôtre, une grande partie de la population apprend à ne pas réagir envers les stimulations homosexuelles et à les éviter, jusqu'à ce qu'elles cessent de constituer une me-

nace. En même temps, et également par apprentissage, une certaine minorité devient très, pour ne pas dire exclusivement, sensible aux attirances érotiques du même sexe. »

Histoire

C'est dire en somme que la psychogenèse de l'hétérosexualité est largement redevable des apprentissages sociaux. Mais il reste encore à expliquer comment une préférence culturellement acquise devient une valence moralement requise. Or cette sociogenèse de l'hétérosexualité hégémonique, et en cela hétérosexiste, constitue le véritable nœud du problème. Malgré la clarté des travaux et conclusions de Jonathan Katz sur *L'Invention de l'hétérosexualité*, la thèse qu'il soutient demeure pour certains quasiment impensable. Cette réaction du reste montre clairement la puissance de l'hétérosexisme qui, comme toute idéologie totalisante, empêche précisément de penser en dehors des cadres de pensée qu'il institue *a priori*, point de vue sur le monde, mais point aveugle de ce point de vue.

Bien entendu, il ne s'agit pas pour Katz, ni pour nous évidemment, de dire que les relations sexuelles entre hommes et femmes seraient une invention historiquement datée. En revanche, la spécificité, et pour mieux dire, la primauté symbolique accordées à ces relations ne sont sans doute pas des invariants ou des universaux de la culture humaine. Au contraire, tout incline à penser que, à l'instar de l'homosexuel dont le personnage, si l'on en croit Foucault, fut inventé par la médecine du dix-neuvième siècle, le personnage de l'hétérosexuel est une construction progressive dont l'émergence et l'évolution peuvent être retracées.

Il faudrait, pour ce faire, reconsidérer après Denis de Rougemont *L'Amour et l'Occident*, ou plus exactement l'hétérosexualité en Occident : le chantier est énorme, mais enfin, l'on y verrait sans doute le surgissement autour du douzième siècle d'une nouvelle conception des sexes et des genres liée à l'éthique courtoise et à la fin'amor. C'est là, plus encore qu'aux premiers siècles de

l'avènement du christianisme, que l'hétérosexisme et l'homophobie firent leur véritable et conjointe apparition.

En poursuivant, l'on noterait clairement une recrudescence de ce sentiment hétérosexiste dans la seconde moitié du seizième siècle et la première moitié du siècle suivant, c'est-à-dire dans cette nouvelle société de cour et des salons mondains que les recherches historiques et littéraires ont partiellement analysée. Enfin, l'enquête ferait sûrement apparaître une rénovation du désir à partir de la fin du dix-huitième siècle, et pendant toute l'époque romantique, complexe culturel dont nous ne sommes pas encore entièrement sortis. De façon tout à fait significative, c'est à ces trois époques respectives qu'appartiennent ces grands mythes de la culture hétérosexuelle : Tristan et Yseult, Roméo et Juliette, et, dans une moindre mesure, Paul et Virginie.

Refoulements

Mais il ne suffit pas d'expliquer comment s'est constituée cette mythologie de la passion amoureuse hétérosexuelle érigée comme absolu, construction culturelle dont on ne trouverait guère d'exemples dans les époques antérieures, et dont l'idée même, aux Anciens, eût semblé fort saugrenue ; il faudrait encore montrer, parallèlement, l'effacement systématique du désir homosexuel dans cette même culture : c'est cette entreprise de censure, de relecture et de réécriture à laquelle s'attacha tout l'Occident chrétien.

Cette réforme sexuelle générale, qui concerna au premier chef les auteurs antiques, Sappho, Anacréon, Pindare, Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Martial, Pétrone, etc., fut également appliquée aux auteurs modernes, Shakespeare, Michel-Ange, et jusqu'à Walt Whitman, afin de masquer dans la mesure du possible l'érotisme homosexuel mis en scène dans leurs œuvres.

Dans ces conditions, la représentation des relations entre hommes ou entre femmes s'avéra fort difficile, et le plus souvent impossible, à moins qu'elle n'acceptât de se plier aux normes de la « tolérance » sociale en présentant des images tout à fait euphémisées, ou au

contraire complètement caricaturales, qui finirent par devenir la vision dominante, et pour tout dire exclusive, de l'homosexualité en Occident.

Coûts...

Or, le coût et les effets sociaux de cette idéologie ne sauraient être sous-estimés. En effet, dans la culture hétérosexiste issue de la société bourgeoise du dix-neuvième siècle, la double injonction à la conjugalité et à la parentalité constitue un système de pensée horizontale et verticale rigoureusement articulé, véritable quadrillage de l'espace social, qui laisse dans ses marges ainsi stigmatisées non seulement bien sûr les homosexuels, hommes et femmes, fussent-ils en couple, et même (surtout) avec enfants, mais aussi, les célibataires à la Balzac, le « vieux garçon », la « vieille fille », les « catherinettes », les divorcés de tous bords, le-couple-non-marié, le-couple-sans-enfants, etc., tous ceux qui donnent en somme le sentiment de ne pas ratifier l'ordre social du couple et de la filiation symboliquement reconnus, et qui apparaissent dès lors comme un ferment de contestation sociale et de désordre « écologique ».

Mais à l'intérieur de ce cadre normatif, le quotidien n'est guère plus confortable. Les contraintes qu'ils s'imposent transforment souvent les agents collectifs de cette pression sociale en victimes individuelles, qui en viennent alors à regretter leur choix de vie, effectué en bonne partie pour satisfaire aux réquisits sociaux mais accompli à un prix jusqu'alors sous-évalué, dans la mesure où ils comprennent, un peu trop tard en général, qu'ils ont sacrifié jeunesse, bonheur et liberté pour respecter un ordre social aux ordonnances duquel ils se croyaient du reste fort peu soumis. Pourtant, la cause de cette insatisfaction ordinaire et de cette misère psychologique, qui sont le lot de maints hétérosexuels apparemment « conformes », souvent n'est pas identifiée, ce en quoi apparaît la violence symbolique, au sens où la définit Pierre Bourdieu, du système hétérosexiste, tout à fait invisible et

préjudiciable en fait à ceux-là même au bénéfice desquels il devrait du moins fonctionner.

... et bénéfiques !

De la sorte, l'hétérosexisme apparaît comme une police des genres, destinée à rappeler à l'ordre symbolique les individus de toutes sortes, quelle que soit leur orientation sexuelle, qu'ils se situent ou non à l'intérieur du cadre défini. Mais il serait étonnant qu'une idéologie, si lourde et si coûteuse, pût se perpétuer de façon mécanique si les individus n'y voyaient pas, à tort ou à raison, un avantage quelconque.

Au-delà de l'intérêt purement nataliste, dont on voit bien qu'il n'a jamais été menacé dans les diverses sociétés qui accordaient une place plus légitime aux relations homosexuelles, l'hétérosexisme semble garantir à l'individu masculin qui y consent la maîtrise du monde social, à condition qu'il accepte de prouver dès son plus jeune âge, et pendant toute sa vie, démonstration exigeante et épuisante à la longue, qu'il n'est ni un bébé, ni une fille, ni enfin un « pédé ».

Et pour la femme, cette culture hétérosexuelle, où elle occupe apparemment une position psychologiquement valorisante, puisqu'elle s'y voit désirée, courtisée, adulée, tout en étant en fait encadrée, contrôlée, dominée, semble promettre un bonheur merveilleux auprès du prince charmant et, le cas échéant, du moins la perspective paisible et rassurante d'une vie de famille dans une société où la complémentarité des sexes s'accorderait avec l'égalité des chances.

Déconstructions

Le problème est que, parfois, le monde déroge à cette fable. Loin d'être un principe d'égalité ou de réciprocité entre les sexes, l'hétérosexisme est un système de pensée qui, par la conjugalité même, et par la maternité, confirme la domination masculine dans les rapports de sexe. Il entretient les femmes dans l'idée que leur

louable et généreuse douceur les destine *naturellement* au service de l'homme et de la famille et, parallèlement, conforte les hommes dans le sentiment que la femme leur est *naturellement* due, selon l'ordre des choses, et en raison aussi de leur « vaillance », obscure conviction qui justifie confusément et *a priori* les agressions et harcèlements sexuels de toutes sortes, perpétrés parfois en toute quiétude et même, étrangement, dans un esprit de relative légitimité qui donne à croire à une forme extrême de cynisme, là où il faudrait voir peut-être une sorte de naïveté paradoxale, bien entendu intolérable.

C'est que le culte de la puissance physique et sexuelle, inhérent à la constitution de l'identité masculine, du moins telle qu'elle se conçoit d'ordinaire dans nos sociétés, tend à valoriser et donc à favoriser les démonstrations de force, si brutales soient-elles, ce qui permet de comprendre la corrélation remarquable, quoique rarement remarquée, entre violence et masculinité, les violences physiques, sexuelles ou non, étant très majoritairement le fait d'individus masculins que le masculinisme ambiant a largement conditionnés.

C'est dire en somme que l'hétérosexisme se trouve à la fois à la racine de l'homophobie (envers les homosexuels), du sexisme (envers les femmes), mais aussi bien, de façon plus générale, quoique plus lointaine, à la racine de très nombreux actes de violence (envers toute personne, quelle qu'elle soit) dont les liens avec cette culture de l'identité masculine et de la force virile n'apparaissent pas à première vue, mais qui pourtant expliquent que bien souvent les hommes les plus violents soient à la fois les plus sexistes, misogynes, et en même temps les plus homophobes. Dans cette perspective, le combat contre l'hétérosexisme apparaîtra sans doute comme un enjeu public prioritaire, en effet.

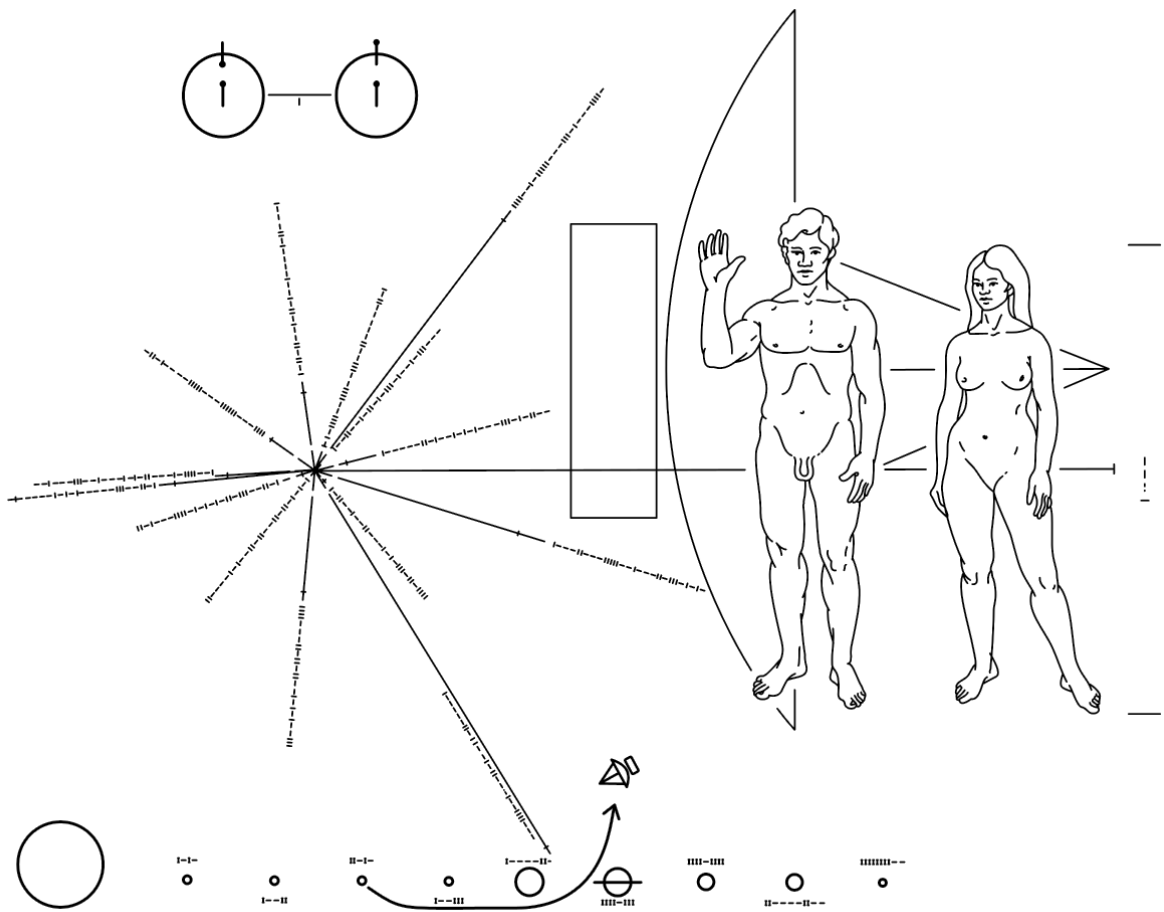
Dès lors, il faudrait s'attacher à déconstruire l'hétérosexisme, c'est-à-dire la logique de primauté de genre et de sexe que promeut cette idéologie, au détriment des homosexuels, des femmes, et, *a fortiori*, des femmes homosexuelles, mais aussi bien des hommes hétérosexuels, souvent guidés par l'illusion fallacieuse d'un intérêt

mal compris et dominés eux-mêmes par leur domination. Le « contrat social hétérosexuel » que critique à juste titre Monique Wittig pourrait ainsi laisser la place à un nouveau contrat social aux valences plurielles, qui accorde enfin toute légitimité non seulement aux homos et hétéros hommes ou femmes, mais encore aux bisexuels et transgenres que l'analyse théorique et les pratiques sociales, dans leur logique binaire et exclusive, tendent évidemment à occulter.

Une anecdote pour finir

En 1972, la NASA mit au point une mission appelée « Pioneer », et envoya dans l'espace un message intersidéral destiné aux éventuelles formes d'intelligence qui pourraient le recevoir. Sur ledit message, qui se voulait une figuration des « fondamentaux » de notre univers, apparaissaient un plan de l'atome d'hydrogène, du système solaire, de notre galaxie... et aussi un couple, correspondant à une « moyenne » déterminée par ordinateur, c'est-à-dire évidemment un homme et une femme (de race blanche), l'homme levant la main en signe de paix, la femme se tenant modestement à ses côtés. Quitte à s'écarter de cette étonnante « moyenne », les scientifiques en question auraient pu aussi représenter des individus seuls, des couples hétéros et homosexuels, des groupes d'ami-e-s, des êtres humains, asiatiques, noirs, blancs ou métissés, mais ils sacrifièrent, peut-être même sans s'en rendre compte, aux préjugés hétérosexistes et racistes qui voudraient voir dans ce qui n'est au fond qu'un couple hétéro *middle class* de banlieue américaine tout à fait banal une sorte d'archétype de l'espèce humaine.

C'est là l'ordinaire illusion du raisonnement métonymique, ou pour le dire plus familièrement, l'histoire de la partie qui se prenait pour le tout. Mais enfin, on peut supposer que les êtres cosmiques qui recevront le message, dans leur intelligence suprême, se contenteront de sourire en voyant cette grossière imposture, et attendront des jours meilleurs pour honorer la Terre de leur visite...



Cette brochure et d'autres sont disponibles sur tarage.noblogs.org